



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU
- ◆ Me comprometo a utilizar esta copia privada sin finalidad lucrativa, para fines de investigación y docencia, de acuerdo con el art. 37 del T.R.L.P.I. (Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual del 12 abril 1996)

CHAPITRE IX

Le monde personnel

Il y a en toute chose *ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, la face que l'on connaît parce qu'on la regarde et celle que l'on ignore parce qu'on ne s'est pas déplacé pour l'envisager. L'analyste qui, dans une réalité complexe, vient de découvrir un élément, se contente rarement de le signaler et de le souligner ; le plus souvent il le donne comme *exclusif*. — Ce reproche d'étroitesse, que méritent tous les systèmes, nous l'adressons ici à l'école sociologiste. Elle aussi a été si grisée par sa découverte, qu'elle n'en perçut pas les bornes. Comme naguère l'Association et l'Évolution, l'*Action Sociale* devint à son tour le mot magique contenant et expliquant tout. On en fit le principe unique de la culture humaine, alors qu'elle n'en est qu'un facteur parmi beaucoup d'autres. Et c'est ainsi qu'à la place de la vérité promise s'étala une fois de plus un constant paradoxe.

Mais aujourd'hui que l'éblouissement a cessé, la psychologie s'est ressaisie. Reconnaisant que l'exagération est une forme de l'erreur, elle s'efforce de la

réduire, en l'équilibrant par les affirmations qui la limitent. Elle tient compte désormais de l'influence sociale ; mais elle montre aussi où elle s'arrête. En face de la *Société* elle restaure à bon droit l'*Individu*. — Et quelle est donc, après tout, celle de ces deux réalités humaines qui a engendré l'autre ? De toute nécessité l'élément n'a-t-il pas dû précéder l'assemblage ? Et ce dernier peut-il subsister et grandir s'il a vraiment annihilé ses composants ? Protestation du bon sens, ramenant l'observateur au contact patient et méticuleux des faits.

À la « Société créatrice » opposons donc l'autre aspect, non moins important, de la réalité : l'« *individu créateur* ».

Tout petit qu'il soit, chacun de nous est un centre *actif*, qui, dans l'immense Nature, se découpe à sa taille une modeste *sphère*, qui, en une certaine mesure, n'est qu'à lui. Il s'attaque à son pourtour, l'attire à lui, se l'approprie et le marque (plus ou moins jalousement) de son empreinte.

I. — Ce n'est qu'en gros que l'on peut dire que nous sommes tous encadrés et informés par *la même Nature*. En fait, sa diversité est extrême, et l'on doit constater qu'en chacun de ses points son aspect est différent. Mer, plaine, montagne, rochers, lande, vallon, forêt, lagune..., tels sont, en réalité, les cadres immédiats de nos existences. Et n'est-ce pas à l'infini que se distinguent l'un de l'autre ces cadres minuscules, qui, indéniablement, sont déjà pour nos mentalités individuelles des éléments de différenciation ? Ce ne sont

pas exactement les mêmes tableaux que tous les points du ciel et de la terre nous offrent à tous ; ce ne sont pas rigoureusement les mêmes êtres, les mêmes scènes, les mêmes événements. Nos expériences étant partiellement différentes, ce ne saurait être à l'unisson que nous pensons, sentons et goûtons la Nature. Non, ce qui contribue à former l'un quelconque d'entre nous, ce n'est pas le Cosmos infini, c'est le tout petit fragment qu'il en connaît ; c'est sa contrée, c'est son hameau, c'est son quartier, c'est le cercle étroit d'objets au milieu duquel s'est éveillé son esprit et s'est débattu le début de sa vie. Le *paysage familier*, voilà ce qui a suggéré à chacun sa notion (je n'ose dire son poème et sa métaphysique) de la Nature. Il a inféré du petit au grand, de l'infime parcelle à l'immense totalité. Et ce cadre familier fut-il jamais le même pour deux humains ? La singularité du *coin natal* est une première raison de l'originalité de tout artiste et du goût de tout individu. Chacun garde en soi le cachet de son terroir.

Mais sur ce modeste pourtour de sa vie, l'individu réagit ; parmi les éléments de son cadre étroit, il fait encore son choix, s'intéressant à ceci plus qu'à cela, goûtant tels détails et demeurant insensible au reste. Mis à sa place, tout autre homme aurait fait un choix différent ; sa description du même lieu ne serait pas tout à fait identique, et moins encore son jugement. C'est que chacun voit, comprend et sélectionne son entourage d'après son propre esprit.

Ce n'est pas tout. Nul homme ne demeure témoin

inerte et spectateur immobile du cadre qui l'environne. Il l'exploite, le retouche, l'orne, le modifie, le façonne à sa guise. Il se projette en quelque manière sur lui, si bien que son petit coin de terre, remué et travaillé par lui, en vient à lui refléter en partie sa propre image. Son habitat le représente dans la mesure où il est son œuvre.

Ce modelage personnel des choses, s'il est un point où chacun de nous l'effectue avec amour, c'est dans ce pourtour immédiat qu'il considère si bien comme lui étant affecté et soumis, qu'il le nomme sa *propriété*. Il s'y dispose un « chez soi » à son idée ; il en fait, ose-t-il dire, sa *création*. Il s'y aménage un petit monde d'objets où il se complait à retrouver ses pensées, ses attaches, ses souvenirs..., et dont il sait qu'il peut à son gré changer, détruire ou intervertir les pièces. A l'emprise persistance et voilée que la Nature exerce sur lui, il riposte par sa minuscule et éphémère emprise. Si l'Humanité tout entière a marqué le globe d'une empreinte si accentuée qu'on a pu parler d'une « géographie humaine », c'est-à-dire d'une terre façonnée par l'homme, pourquoi ne pas reconnaître que ce que la race fait en grand, l'individu le fait à sa petite mesure ?

II. — Mais ce que nous venons de dire de l'ambiance physique s'applique plus encore à l'*ambiance sociale*. Car c'est au travers de deux mondes que s'agite chacun de nous : un monde de choses et un monde d'esprits. Lui aussi, ce dernier enserme l'individu, tendant de mille manières à le pénétrer, l'entraîner, l'absorber,

le noyer dans l'anonymat. Mais contre lui aussi l'individu réagit, en un effort variable, mais jamais nul, de défense et de conquête. Aux exagérations et aux simplifications commodes de la thèse sociologiste, nous opposerons donc les deux mêmes remarques que précédemment. L'Humanité, noterons-nous d'abord, n'est pas une réalité strictement homogène, mais incroyablement différenciée, dont l'action ne peut donc être qu'extrêmement variée et inégale. Et d'autre part, il est indéniable que dans le minuscule groupe humain qui l'entoure chacun se taille et se crée encore son petit monde à lui.

Dire que nous sommes tous malaxés et informés par la même Société, c'est voir les choses de trop loin et simplifier à l'excès le problème humain. Méfions-nous des mots abstraits, qui, sans doute, favorisent la sonore éloquence, mais qui risquent de leurrer le penseur en jetant sur la réalité un monde d'êtres artificiels. Cette société dont on nous parle, cette Humanité compacte, homogène, uniforme est un mythe. Ce qui existe, ce sont des sociétés innombrables, enchevêtrées, dissemblables, instables, rivales plus qu'harmonisées, et s'étant si peu concertées pour la conquête de l'individu qu'elles se le disputent et le tiraillent en des sens souvent contraires. Qu'on ne parle donc pas de l'*influence sociale* comme d'une force unique, s'exerçant également sur tous. Les influences sociales sont sans nombre ; leur variété est extrême ; leur entente, moins apparente que leur discorde. Est-il rien de plus divers, en effet, que les milieux

humains ? Province, village, métier, église, école, atelier, régiment, parti politique, classe sociale, voisinage..., voilà les gaines qui sollicitent les individus. Quoi de plus disparate ? Et qui ne voit que ce ne peuvent être les mêmes personnes qui s'incorporent en tous ces ensembles ? Leur multiplicité ne fait qu'accentuer parmi nous la *spécialisation* des esprits, et partant leur diversité. — Si, au lieu des théoriciens, généralisateurs à outrance, nous consultons les romanciers, que le concret seul intéresse, nous voyons que la Société est une constellation de « petits mondes », juxtaposés plus que mêlés : monde des affaires, monde d'artistes, monde d'étudiants, monde ouvrier, basoche, monde militaire, monde ecclésiastique... En passant de l'un à l'autre, qui ne se sent dépaycé ? Il semble donc qu'à mesure qu'elle se complique, et qu'elle s'articule par la division croissante de ses fonctions, la Société aboutisse à la formation, non pas d'une unique mentalité humaine, mais d'un nombre toujours plus grand de types et de variétés. Elle tend donc au pluralisme.

Mais ici encore il nous faut envisager l'autre aspect du problème, en nous plaçant nettement devant l'individu même. — Comment alors ne pas constater qu'à peine sorti de l'enfance chacun de nous se fait dans son entourage humain son monde à lui, qui n'est pas exactement celui de son voisin ? Il a son *noyau* d'amis et de familiers ; il a ses « connaissances », les personnes dont il accepte et recherche le prestige, celles aussi sur lesquelles il exerce le sien. Le moindre d'entre nous s'est ainsi fait le centre d'un minuscule

globe humain (j'allais dire une clientèle) qu'il a choisi et circonscrit d'après ses goûts, tendances et affinités. A connaître ceux qu'il fréquente on conclut ce qu'il est. Dans ce monde fermé (fait de quelques unités pré-accordées), l'influence mutuelle est notable ; elle est même le plus souvent la résistance concertée à celle du dehors. Ce que chacun, inconsciemment a cherché en se choisissant ses « relations », n'était-ce pas, en somme, un écho renforçateur de lui-même ? Il sent qu'il n'avance plus seul, mais lesté d'une masse humaine (parfois bien pauvre !) qu'il entraîne autant qu'elle l'entraîne.

Le fait est surtout éclatant quand il s'agit d'*individualités fortes*, soulevant les foules, se constituant une escorte innombrable, imprimant à un peuple entier leurs volontés et leurs pensées. Elles apparaissent dans l'Humanité comme des sortes d'*explosifs*, éclatant soudain et imposant leur ébranlement à un vaste pourtour. Sans doute, ces « surhommes » ne se sont pas faits tout seuls, et ils sont redevables de beaucoup à leur ambiance. Mais ils ne lui doivent pas tout, puisqu'ils sont, pour la plupart, des éveilleurs ou des protestataires. Ils agissent comme des forces vives et conscientes (parce que personnelles) sur des forces latentes, obscures et indécises (parce qu'anonymes et collectives). Vouloir expliquer l'histoire en faisant abstraction des *grands hommes* est une gageure. S'ils n'en sont certes pas les uniques facteurs, ils n'y jouèrent pas moins un rôle capital. Aux causes générales des événements humains, ils ont ajouté les

causes particulières qui les ont précipités. N'en déplaise aux simplificateurs, Pascal a raison : « Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé¹. » Si Louis XVI s'était échappé à Varennes l'histoire contemporaine de la France serait tout autre. De même, l'Humanité ne serait pas exactement ce qu'elle est (politiquement, moralement, intellectuellement) si étaient morts au berceau ceux qui ont en quelque manière articulé sa marche : un Charlemagne, un Hildebrand, un Henri IV, un Descartes, un Bonaparte... Les passer sous silence, c'est rendre les faits inintelligibles. Si la Société a enfanté des héros et des génies, ceux-ci, en retour, ont contribué à la former. Dans notre histoire, il n'y a pas que les masses qui soient responsables, il y a aussi les individus. Et qui de nous, par son exemple ou son action, n'est à quelque degré un meneur ?

1. *Pensées*, II, 162.